Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 102 (1957)
Heft: 7

Artikel: L'assaut de Crèvecœur : réflexions et commentaires d'un lecteur
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342822

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

102e année N° 7 Juillet 1957

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel EMG **Georges Rapp**
Administration : Lt-colonel **Ernest Buetiger**
Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)
Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : **Suisse :** 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro : Fr. 1.50

L'assaut de Crèvecœur [1]

Réflexions et commentaires d'un lecteur

Introduction

Les différences qui existent incontestablement entre les récentes campagnes, d'une part, et les doctrines dites modernes, d'autre part, méritent malgré tout qu'on y prête attention. Différents ouvrages sont sortis sur la guerre de Corée mais forcément en majeure partie de source américaine.

Le lieutenant-colonel Le Mire qui commanda le Bataillon français de l'ONU [2], a écrit l'an dernier un ouvrage, édité « Aux Carrefours du Monde », où l'on peut prendre le ton d'un troupier, d'un guerrier français, combattant de 1939-1940, de 1944-1945 et d'Indochine. Ce livre n'est pas l'histoire de la guerre de Corée ; ce sont des souvenirs jetés tels quels par l'auteur sur son carnet de route. Il s'agit non pas d'un travail didactique, mais d'une œuvre de vulgarisation destinée plutôt au grand public, qui brosse à grands traits la campagne. Peu

[1] « Crèvecœur », nom donné par les soldats américains à un massif montagneux du centre de la Corée à cause des désillusions causées par une série d'attaques, coûteuses et sans résultat, dont il fut l'objectif. Il sera finalement conquis par le Bataillon français.

[2] Appelé officiellement aussi Bataillon français de Corée, corps de troupe qui existe encore actuellement en Algérie sous le nom de Bataillon de Corée.

de dates, pas de collection d'ordres, des cartes très sommaires ne servant qu'à faciliter la lecture en jalonnant les descriptions ou les récits. La mise en pages en est soignée et l'illustration — photographies et croquis — parfaite.

Il n'est pas possible, à la lecture de cet ouvrage, de suivre pas à pas le Bataillon français de l'ONU pendant la guerre de Corée. Il paraît néanmoins réalisable de se faire une idée du caractère de la campagne, en tenant compte de ce qu'a d'unilatéral un exposé de ce genre et de ce qu'ont de risqué les conclusions qui peuvent découler de son étude ; quand bien même ce livre respire une honnêteté foncière de la première à la dernière ligne, sans oublier la préface du Général Monclar, « ange gardien » du bataillon en Corée [1].

Il était impossible de ne pas faire de larges emprunts à l'ouvrage du lt.-colonel Le Mire et nous l'avons fait. Notre « digest » ne donne cependant qu'une idée bien incomplète de ce travail qui mérite à de nombreux points de vue l'intérêt des officiers d'une petite armée d'un pays montagneux. C'est pourquoi nous ne saurions trop en recommander la lecture.

Généralités. Organisation

Les armées sont dissemblables chez les deux adversaires et les tactiques opposées comme nous le verrons plus loin.

Quant aux *forces en présence* [2], elles étaient les suivantes d'après le lt.-colonel Le Mire.

Au début [3], les *Nord-Coréens* forts de 5 divisions ont attaqué les 4 divisions sud-coréennes. En janvier 1951, au moment où se déroule la bataille de Wonju, les Coréens du Nord ont 14 à 16 divisions en ligne auxquelles il faut ajouter 42 divisions chinoises.

Elles sont organisées en une « armée de choc » à 6 CA qui

[1] Pour nous Suisses, il serait plus intéressant, c'est évident, d'étudier de près les opérations des Nord-Coréens qui, sans aviation et presque sans artillerie, ont tenu en échec une armée équipée à la moderne et dotée d'aviation. C'est malheureusement difficile, sinon impossible.

[2] Tout ce qui est souligné dans cet article l'est par nous, sauf indication contraire. (Mft.)

[3] 26 juin 1950.

compte 19 divisions, et deux « armées de campagne » réunissant 21 divisions, plus 1 CA de « réserve générale » et 4 « divisions d'artillerie » : *au total 69 UA*.

De l'autre côté, les *Sud-Coréens* ont, en janvier 1951, 10 divisions tandis que les Américains, qui forment le gros de l'armée alliée, possèdent 7 divisions auxquelles il faut ajouter la div. Commonwealth (brigades britannique, australienne, canadienne et turque), les bataillons français, grec, hollandais, philippin et thaïlandais [1] : *au total 18 UA*. Cette disproportion des forces pourrait paraître, au premier abord, fort intéressante pour nous, mais le fait que le parti le plus fort, que nous pourrions assimiler à notre adversaire éventuel, ne possédait pas d'aviation, peu d'artillerie et peu ou pas de blindés, ne nous permet guère d'en tirer argument.

La division chinoise et nord-coréenne, construite dans ses grandes lignes sur le type russe, ne dépassait pas 12 000 hommes mais avec 12 pièces d'artillerie seulement et environ 200 véhicules ; la division américaine comptait près de 20 000 hommes, 70 canons, 50 chars et plus de 2000 véhicules. Quant à la division sud-coréenne, elle était du même type que la grande unité chinoise avec quelques armes automatiques et mortiers. en plus.

Tactique

Leur organisation, leurs moyens, le rapport de leurs forces — comme aussi, ce que ne dit pas l'auteur, leur mentalité, leur race, leur instinct, leurs traditions — ont porté les adversaires en présence à utiliser des tactiques différentes. Du côté des Américains on a voulu mener une guerre de blindés à laquelle il aurait fallu des plaines immenses, de grands espaces illimités, alors que la guerre se livrait dans un pays montagneux [2] et contre un ennemi à pied, « près du sang », fanatique, rustique, endurant et d'une grande habileté dans l'utilisation d'un terrain difficile.

[1] Les Belges renforcés des Luxembourgeois, les Ethiopiens et les Colombiens n'arriveront que plus tard.

[2] Quand on sait que le terrain coréen a bien des points semblables avec le terrain suisse, il y a là matière à réflexion pour nous.

Les Américains *voulaient* utiliser leur vitesse et leur puissance ; d'autre part, ils répugnaient à quitter leurs véhicules ; aussi restaient-ils sur les routes ou au moins à leur proximité.

Le jour, l'utilisation de leur aviation et de leur artillerie leur apportait une supériorité certaine. Les Chinois, au contraire, se dissimulaient le jour et s'ébranlaient la nuit pour opérer par infiltrations massives entre les routes. Comme les Américains, pour ne pas s'éloigner de leurs véhicules, confiaient les intervalles montagneux aux Sud-Coréens assez faibles, Chinois et Nord-Coréens les bousculaient avec une relative facilité et les divisions alliées, à cheval sur les routes, avaient brusquement leurs flancs à découvert. D'où des surprises, dont celle de Kunuri, dont nous parlerons ; d'où ces larges replis provoqués par des débordements réels ou imaginaires et qui finissaient par provoquer une véritable hantise et devenaient une habitude.

Après avoir opéré un redressement extraordinaire au début de la campagne, sur le Naktong, l'armée alliée fut, de toute évidence, désorientée par la tactique chinoise.

C'est dans cette *ambiance* que le Bataillon français est entré en campagne, en décembre 1950, au milieu d'une terrible bataille en retraite.

Arrivée en ligne. Instruction

Un court temps mort (huit jours !) permet d'entamer à l'arrivée un programme d'*instruction* [1] rapide avec ce bataillon assez hétéroclitement composé : chasseurs d'Afrique, tirailleurs, chasseurs alpins, parachutistes, coloniaux, légionnaires français ; peu de servants de lance-mines et peu de soldats du service de santé ; par contre on est bien fourni en radiotélégraphistes.

Les coloniaux ont été groupés dans une compagnie, les métropolitains dans une autre, les parachutistes et les légionnaires dans une troisième. La compagnie de commandement [2]

[1] Le temps avait semble-t-il manqué pour le faire avant le départ, en France.
[2] Notre cp. E.M.

fait l'objet de soins particuliers et la « section de pionniers »[1] servira surtout de réserve personnelle du commandant de bataillon, de troupe de confiance, de section de police à l'arrière et de commando à l'avant.

Ambiance

Le 10 décembre 1950 le bataillon, après une semaine d'*instruction* (!), monte en direction de Séoul et les cadres se demandent, non sans raison, comment il se comportera au premier choc. Enrégimenté au 23e d'infanterie, il appartient à la 2e division américaine qui vient d'être surprise à Kunuri où elle a perdu la moitié de ses hommes, de ses canons et de son matériel. Un trou béant a été ouvert et les Chinois s'y sont engouffrés forçant l'armée alliée à retraiter rapidement de plusieurs centaines de kilomètres.

Les nouveaux arrivés sentent immédiatement que la surprise de Kunuri a profondément atteint le moral de l'armée alliée. Le coup a été du reste dur et la crainte du débordement et de l'encerclement hante les esprits. On prépare partout des positions de repli et on dissimule mal un goût marqué pour la retraite, prélude peut-être du réembarquement !

* * *

Il est aisé de parler en temps de paix, dans le calme des bureaux ou des salles de théorie, de la suppression des fronts continus qui, dit-on, sont périmés. Même avec la formation quaternaire ou pentomique qui permet de faire face à toutes les directions, sera-t-il *possible*, au début d'une guerre, avec des chefs et des hommes qui n'ont jamais été au feu, de laisser des vides *exagérés* dans les dispositifs vides, dans lesquels s'engouffrera l'ennemi s'il dispose d'effectifs, de moyens supérieurs aux nôtres, ce qui sera certainement le cas ? Personnellement nous ne le croyons pas. C'est faisable en manœuvre ; cela ne l'est pas en guerre, nous en sommes persuadé.

[1] Genre de nos grenadiers.

Mise en train

Chinois et Nord-Coréens se sont évanouis. Le contact de l'ennemi a été perdu, aussi les compagnies partent-elles à tour de rôle, en « patrouille »[1], à sa recherche, de concert avec des unités américaines, jusqu'à une distance de cinquante à soixante kilomètres.

Au gros du bataillon, on exerce l'alerte, les embarquements sur camions, les décrochages rapides, la défense improvisée sur les positions les plus diverses et sur des *fronts variant de six à douze kilomètres pour le bataillon* (le terrain est montagneux). Rien de contradictoire cependant avec notre précédente remarque, car on déplore ces fronts exagérés et l'on se cherche les coudes ! C'est humain[2].

L'hiver coréen arrive et l'équipement spécial est là. Mais, comme tout le matériel en général, il est strictement mesuré. Rien n'était préparé et les débuts de la campagne furent difficiles du point de vue matériel ; les munitions mêmes parfois manquaient. Aucune comparaison n'est possible, au début de la campagne du moins et en ce qui concerne par exemple les appuis d'artillerie, avec ce que faisaient les Américains en Europe quelque cinq ans auparavant. Plus tard, tout changera.

Défense
(au cours d'une manœuvre en retraite)

Le lendemain de Noël 1950, *le bataillon s'organise défensivement* dans la longue vallée de Mokkye-Dong. *Il occupe un front de plus de trois kilomètres.* Chacun prépare des emplacements de combat et des abris étayés de rondins ; les armes lourdes sont installées. De chaque côté, les bataillons américains encadrants sont bien loin ! Plus en arrière, sur les hauteurs, les chars s'embossent ; derrière eux l'artillerie disperse ses canons sur toute la largeur de la position.

[1] Nous parlerions plutôt chez nous de détachements, de compagnies d'exploration. C'est en effet de l'exploration en force.

[2] « Les mailles du filet sont follement distendues », écrit l'auteur.

Le terrain est couvert, coupé, extraordinairement difficile ; on reconnaît les pistes qui parcourent les ravins et qui serviront de lignes d'évacuation ou de repli.

Colmatage

En janvier 1951, le bataillon, installé depuis quelques heures sur une nouvelle position trente kilomètres plus loin, n'a pas encore vu l'ennemi. Subitement l'ordre de faire mouvement arrive ; le gros du régiment est déjà parti. On roule quatre-vingts kilomètres en camions, plus de douze heures, sans savoir où l'on va mais en se rendant bien compte cependant que c'est dans la direction de l'ennemi !

Et nos gens en manœuvre qui se plaignent de ne pas être orientés !

Dans la nuit, un officier de liaison l'arrête enfin et montre vaguement une croupe qu'il faut tenir avec deux compagnies, tandis que l'autre poussera jusqu'à deux kilomètres plus au nord pour s'organiser en bouchon derrière un col.

Une fois connue, la situation n'est pas rose. Un C.A. sud-coréen a décroché brusquement, on ne sait pas très bien pourquoi, et la division (2e division américaine) a été chargée de colmater la brèche ainsi formée. *On craint donc encore les vides* ?!

Deux bataillons américains du régiment tiennent déjà, face au nord, un col situé plus en avant et le Bataillon français occupe des points d'appui dans la profondeur de la position.

Plus au sud-ouest, à dix kilomètres, un régiment renforcé bouche un autre trou. S'il venait à lâcher, le Bataillon français sent bien qu'il serait pris comme un rat, mais par bonheur la nuit est calme.

Le lendemain les ordres changent et les compagnies doivent se déplacer. « Apparemment » — le terme est du lt.-colonel Le Mire commandant du bataillon ! — on livre une bataille défensive mais extraordinairement mouvante. Plus en avant, les Américains sont en contact, au combat, et pendant deux jours la gymnastique des changements de positions continue pour le Bataillon français de l'O.N.U.

Repli

Brusquement, le 5 janvier 1951, au matin, la situation change. On manœuvre en retraite et le Bataillon français recueille et couvre le repli des deux autres bataillons américains du régiment qui décrochent en camions. *Il suit à pied.*

Enchevêtrement indescriptible de véhicules d'artillerie, d'infanterie, du génie [1]. Il faut s'échapper à temps de la souricière, car plus au sud-ouest le régiment renforcé ne peut plus offrir une résistance bien longue à l'ennemi qui s'efforce de couper l'axe général de repli.

Les jeeps et les camions du bataillon rivalisent d'acrobatie, remontent à contre-courant les troupes qui se replient, chargent les fantassins épuisés et les transportent vers de nouvelles positions, sans que le bataillon soit orienté sur sa nouvelle destination. Et tout cela dans un beau désordre : par bonheur l'aviation nord-coréenne est inexistante.

Trente kilomètres plus loin — c'est à Wonju, on voit donc l'ampleur des mouvements — une *remise en ordre* est tentée, mais il fait nuit et le désordre est tel que la confusion continue à régner.

Défense improvisée

Des *guides* conduisent le bataillon à cinq ou six kilomètres à l'ouest de la ville où, dans le noir, il occupe un vaste demi-cercle qui couvre le flanc gauche de la division. Une fois de plus — car c'est la règle et c'est devenu un réflexe — on creuse des trous individuels. Hélas nous n'en sommes pas là, car il faut lutter chez nous contre le manque de conviction des chefs de tous grades et contre la paresse de la troupe à faire ce travail. Les dégâts à éviter aux cultures n'expliquent pas tout ! Il faudra la leçon du sang.

La campagne s'annonce dure, mais, en ligne depuis une dizaine de jours, les Français n'ont pas encore tiré un coup de fusil.

[1] Cela existe donc ailleurs que chez nous ? !

« Naturellement », dit le lt.-colonel Le Mire, le lendemain il faut encore changer de position ; toute la division se resserre autour de Wonju, prête à recevoir le choc de l'ennemi.

On attend l'attaque pour le lever du jour, cependant, dans la nuit déjà, à 0100, les balles sifflent *dans le dos* des défenseurs. Un paquet de Nord-Coréens s'est infiltré au centre du dispositif dont l'action est conjugée avec une attaque frontale, assez molle cependant, sur le Bataillon français. Plus à l'est, le bruit du combat et le feu d'artifice des balles traçantes montrent bien que l'attaque est sérieuse.

La liaison avec les voisins est recherchée par patrouilles en jeep, mais le passage se révèle impossible car, *derrière*, la bataille devient acharnée tandis que, *devant*, l'agresseur amuse le défenseur.

Au lever du jour un avion de liaison survola les lignes en demandant le jalonnement : moyens de liaison primitifs, il bat des ailes et on répond avec des foulards. Cela suffit cependant pour obtenir l'appui de *quatre* chasseurs à réaction dont l'intervention au sol provoque le repli de l'ennemi qui semblait du reste à bout de munitions. A propos de cette intervention aérienne, il faut souligner que l'aviation nord-coréenne était inexistante, situation bien différente de celle qui serait la nôtre, bien que nous puissions toutefois compter sur quatre avions au moins en « appui direct », si la situation l'exige.

C'est semble-t-il une victoire et pourtant... le bataillon reçoit l'ordre de décrocher. Il part en camions jusqu'à six kilomètres plus au sud. Chacun aimerait bien savoir ce qui se passe, « mais, à la guerre on ne sait jamais rien ». Plus tard, on apprendra que Chinois et Nord-Coréens ont bousculé les unités sud-coréennes au centre du front allié et qu'elles se sont enfoncées entre deux corps d'armée américains qui ont dû (?) se replier. Sans s'en douter le Bataillon français, encadré dans son régiment, s'est trouvé en saillant au centre du dispositif allié, tandis qu'à droite et à gauche le front cédait.

Alternative de combats offensifs et défensifs

Attaque

Deux jours plus tard, le bataillon reçoit l'ordre, à 1600, de s'emparer avant la nuit (c'est au mois de janvier 1951) de deux pitons — légèrement tenus par l'ennemi d'ailleurs — à 3 km. sur le flanc de la division.

On reprend l'offensive, le général Ridgway vient d'arriver; il remplace le général Walker tué — on s'en souvient — dans un accident de jeep.

Il va de soi, qu'avec des délais aussi courts, le commandant de bataillon n'a pas le temps de « monter » son opération [1]. Aussi lance-t-il à l'attaque, sans autres préparatifs, les deux premières compagnies qui l'ont rejoint et par chance, dit-il, l'objectif est pris sans coup férir. Le jour s'achève, la neige tombe, l'obscurité est complète. Et comme le commandant de régiment prend la troisième compagnie comme réserve de régiment, il ne reste en fait de disponibilités au bataillon que la section de pionniers. Par bonheur la nuit, fort froide, se passe à peu près calmement, mais le lendemain matin l'ennemi attaque, renouvelant sans cesse ses assauts. C'est le premier combat vraiment dur du Bataillon français (10 janvier 1951).

* * *

La compagnie III, réserve de régiment comme nous l'avons vu plus haut, est engagée en contre-attaque sur un piton enneigé dont l'ennemi vient de s'emparer. Une section va donner l'assaut et, dans l'attente de l'intervention de l'artillerie qui n'est pas prête, le chef de section fait mettre la baïonnette pour « occuper ses hommes ». A l'idée que l'on va se battre à l'arme blanche, l'observateur avancé d'artillerie américain qui est là en a le souffle coupé. La section démarre et à la grenade, à la mitraillette, *à la baïonnette* elle déloge les Chinois.

Malheureusement l'assaut à la baïonnette a été donné pour rien ; la compagnie est maintenant en flèche et elle reçoit

[1] Dans nos manœuvres, nous disons souvent qu'en guerre cela irait moins vite ! ?

l'ordre de se replier. Mais ce geste a émerveillé les Américains à un point tel que les Français en ont été les premiers surpris. L'emploi de la baïonnette a même fait l'objet d'une note pleine d'humour du général Ridgway et nous ne résistons pas au plaisir de la citer in extenso :

« Sujet : la baïonnette »

» La baïonnette n'est peut-être pas la dernière arme secrète de l'armée des Nations Unies, mais elle a un pouvoir agressif indiscutable que vous n'avez pas le droit d'ignorer. J'ai entendu parler deux fois de l'emploi de la baïonnette dans la guerre de Corée, une fois par les Turcs, une autre fois par les Français. Il sera rappelé à toutes les unités que cet instrument n'a pas été inventé uniquement pour ouvrir les boîtes de conserves. Signé : Ridgway. »

* * *

De son côté, l'importance de l'*emploi de l'outil* sur le champ de bataille n'a pas diminué (bien au contraire cette importance a considérablement augmenté depuis la menace de l'arme atomique tactique, mais hélas, chez nous ... voir plus haut).

En Corée on a beaucoup remué la terre, alors même que l'infanterie américaine est motorisée. A ce propos, les Français ont recueilli les félicitations de leur commandant de corps car leurs trous étaient, paraît-il, remarquables, si on les comparait à ceux des Américains. D'abord, les Français étaient toujours par deux (l'ancien système français des camarades de combat !) et au lieu de creuser un petit fossé maigre où ils auraient juste la place de se recroqueviller — ce sont les termes du lt.-colonel Le Mire — ils creusaient de véritables caves. Sur le devant, l'emplacement du tireur ; derrière, une autre tranchée séparée de la banquette de tir par une toile de tente. Dans ces petites chambres, profondes et aussi spacieuses que possible, les Français s'installaient à leur aise. On voit mal comment des excavations de ce genre résisteraient à l'écrasement par char, mais les Nord-Coréens n'avaient que peu ou pas de blindés et ce danger n'existait pas.

La question du chauffage des emplacements mérite d'être mentionnée. Très souvent, les Français construisaient de petits foyers au moyen de pierres plates. La fumée des feux s'évacuait par une cheminée creusée dans le sol et qui ressortait plus en arrière, de l'autre côté de la crête, quand il y en avait une, ou à une certaine distance en terrain plat.

Le tuyau de fumée était généralement fabriqué avec des emballages d'obus de lance-mines ou d'artillerie. Cette question du chauffage en hiver vaut qu'on y prête attention, surtout en montagne.

Le froid entravait encore considérablement les travaux de fortification, les outils se brisaient et on devait brûler de l'essence pour dégeler la terre.

Souvent le matériel manquait pour créer un obstacle de barbelés et il fallait se contenter d'un simple fil de fer. Bien posé à trente centimètres du sol, il servait de trébuchement. On plaçait encore des « mines bondissantes » et tout était employé, jusqu'aux fougasses de fortune, avec des bidons d'essence et d'huile de moteur, amorcées par un détonateur, pour retarder, gêner, la progression de l'ennemi.

* * *

La *conduite du combat* était « directe » de la part des états-majors supérieurs et les ordres, souvent dictés, « vivants ». Mais on savait rarement ce qu'on ferait le lendemain. C'est en général vers 2200 que les ordres arrivaient au bataillon : les commandants de compagnie étaient alors réveillés à 2300 et les chefs de section à minuit pour recevoir les ordres.

Et à 0600, parfois en camions, parfois moitié à pied ou même tout le monde à pied, on faisait mouvement.

* * *

Le commandement américain employait toujours le système d'exploration *en force* qui consistait à lancer en avant des « patrouilles » de compagnies, à pied si le terrain à prospecter l'exigeait, et à les faire suivre, accompagner, par des avions

de liaison. Aux termes de notre conduite des troupes, ce seraient des « détachements d'exploration ».

* * *

Le bataillon a résisté sur ses positions, mais une fois de plus il reçoit l'ordre de se replier. Et l'ennemi ne suit pas, renonçant cette fois à mettre en pratique la maxime « l'ennemi retraite, nous le poursuivons », un des seize préceptes de Sun Tze, général du IIIe siècle avant J.-C., qui résument la tactique chinoise.

C'est le vide et le silence absolus, l'aviation ne trouve rien. Les Sino-Coréens n'utilisent pas des routes et régulièrement leurs troupes se déplacent la nuit et stationnent à couvert pendant le jour. Pas de ravitaillement qui pourrait les faire repérer, pas de feu, pas de fumée : le soldat chinois et nord-coréen mange froid du riz qu'il serre en forme de boule dans une serviette pendue au ceinturon.

On essaie alors de pousser des compagnies isolées jusqu'à une distance de 20 km., véritables appâts offerts à l'ennemi, mais sans succès : il ne « mord » pas !

* * *

Plus tard nous retrouvons la 2e division à Chipyong-ni, organisée défensivement sur un front de 30 km. [1] ; sa profondeur est de 20 km. Le bataillon, qui « s'est » renforcé d'une compagnie coréenne créée de toutes pièces [2], est déployé sur un front de 5 km. de collines assez basses.

Défense de nuit sur un très large front

A 2215, l'ennemi attaque subitement et la situation devient rapidement tendue, d'autant plus que le bataillon n'a pas de réserve. Il fait nuit et tout le monde est en ligne y compris les brancardiers qui, le fusil à la main, sont prêts à faire le coup de feu. Chez les fantassins toutes les armes sont à côté

[1] Cela ne doit pas nous effrayer. Dans le Réduit, notre 1re division avait un front de 70 km. ! Etait-ce normal ? Ce serait une autre histoire que de répondre.

[2] Il aura donc quatre cp. fus. et une cp. ld.

les unes des autres, les canons de 75 sans recul entre les mitrailleuses et les fusils-mitrailleurs ; même les lance-mines de 60 mm. ne sont qu'à quelques dizaines de mètres des fusiliers et les postes de commandement des compagnies en première ligne. Le périmètre de défense du bataillon est très mince — on le conçoit aisément puisqu'il est déployé au coude à coude sur 5 km. de front — quoique la trame en soit resserrée au maximum. C'est un dispositif de défense pour la nuit mais l'absence de toute profondeur, de toute réserve, n'en est pas moins regrettable et pour le moins étonnante.

La nuit se passe, le long du périmètre, à repousser l'ennemi. Les défenseurs le laissent approcher sans tirer — ce qui est remarquable au point de vue discipline de feu — et brutalement déclenchent les tirs à bout portant. A chaque attaque, on forme un cercle de feu impénétrable. Tant mieux (!) puisqu'il n'y a aucune profondeur. Seule réserve, un groupe de la compagnie I se déplace rapidement d'un point à un autre et vient étayer les combattants les plus menacés.

Au lever du jour, l'attaque est repoussée. Pendant la nuit, qui a dû lui paraître bien longue, le commandant de bataillon, privé de toute réserve, n'a pu se fier qu'au courage de ses hommes.

En face, sur les champs de neige, on voit comme de larges coulées d'avalanches. Ce sont les traces des Chinois, semblables à celles qu'aurait fait un troupeau en dévalant les pentes.

C'est le moment de songer aux arrières. Un ravitaillement par parachutes est demandé et des milliers d'obus de 105 ainsi que des vivres sont largués. Le bataillon aurait préféré des munitions d'infanterie dont le lot reçu se réduit à 750 cartouches, 8 obus, 29 grenades ! Aussi le commandant de bataillon ordonne-t-il d'économiser les munitions : « C'est facile à dire mais cela calme notre conscience » remarque le lieutenant-colonel Le Mire !

On fait encore appel aux *hélicoptères* pour évacuer les blessés les plus graves. La totale maîtrise de l'air dont bénéficient les Alliés fait qu'en moins de vingt minutes les

blessés français se trouvent à l'hôpital chirurgical d'armée. La *nuit* suivante, à la même heure (?!), nouvelle attaque ennemie. Il semble pourtant que le Chinois veut porter son effort sur d'autres points du front. Sous la lune, des formes de terrain changent de couleur et se déplacent. Ce sont des compagnies chinoises qui se préparent à l'attaque. Et le bataillon n'a presque plus de munitions !

Mais un Dakota s'approche et il parachute des fusées éclairantes. Au milieu de la nuit, « l'avion-lampadaire » est relevé par un autre et grâce à cet éclairage les rares obus de lance-mines disponibles sont tirés avec profit.

L'ennemi pénètre pourtant dans les positions, on se bat avec acharnement. Pendant le reste de la nuit et durant toute la journée qui suit, les contre-attaques succèdent aux contre-attaques, sans succès cependant : les Chinois se maintiennent dans toute la partie sud de la position. L'ultime réserve se résume à une forte section récupérée sur les services. Malgré tout, le ravitaillement arrive par parachutage au beau milieu des éclatements de l'artillerie ennemie.

Enfin, on entend un bruit de canonnade qui monte du sud et se rapproche. Ce sont des éléments blindés du 5e régiment de cavalerie américaine qui arrivent à la rescousse. Ils tombent dans le dos des Chinois et une compagnie, qui a percé, atteint les positions du bataillon français.

Sur une profondeur de 16 km. ces blindés se sont ouvert un passage au travers de l'ennemi.

Le soir tombe et le cercle des Chinois, un instant rompu, s'est refermé. Une nuit interminable s'écoule lentement. L'ennemi semble préparer une nouvelle attaque qui paraît même devoir être imminente : on voit des lumières et des masses qui se déplacent. C'est l'occasion pour l'artillerie et les lance-mines de déclencher un tir de contre-préparation mais rien ne bouge.

Et le jour du 16 février se lève : les Chinois ont disparu. La bataille défensive de Chipyong-ni est gagnée ; cela semble maintenant tout simple et naturel.

Dès ce moment, d'après *Combat Action in Korea* du capitaine Russel A. Gugeler et d'après *Combat Support in Korea* du capitaine John G. Westover, les Alliés se sont vraiment repris et ils vont témoigner d'une agressivité croissante. C'est à Chipyong-ni que les Chinois essuyèrent leur première défaite depuis leur entrée en guerre en Corée et cette bataille marque un tournant de la campagne.

* * *

Notons au passage le souci d'information qui caractérise les chefs américains aux yeux des Français (les Suisses auraient probablement une impression semblable). Le Commandant de corps atterrit au milieu du régiment et, avec la plus vraie simplicité, renseigne d'abord puis récompense, décore, en contact direct avec la troupe.

* * *

Il faudrait citer tout Le Mire ! Concluons cependant la partie qui, dans son ensemble, expose combat en retraite et défensive, par la dépêche qu'envoyait le général Monclar au Ministère français de la guerre [1] : « Premier contact avec ennemi a eu lieu le 7.1.51 de nuit. Stop. Troupe calme, résistante à la fatigue. Stop. Impossible juger maintenant attitude dans actions offensives. Stop. »

Passons donc à l'*offensive*. Chronologiquement du reste, c'est le moment où le Bataillon français va participer à des attaques, et voyons quels enseignements nous pouvons y glaner.

* * *

Encadré, le Bataillon français de l'ONU s'est déplacé vers l'Est et le 2 mars 1951 il relève un bataillon américain sur une hauteur dans la région de Hoengson. La mise en place est pénible ; la troupe est lourdement chargée d'armes, de munitions et, tous les dix mètres, les soldats tombent en escaladant des pentes enneigées, glissantes comme des pistes de luges. En face, deux bataillons chinois sont fermement cramponnés à une hauteur qui domine légèrement.

[1] D'après Paul Mousset, « Parallèle 38 », Gallimard, Paris.

Attaque préparée

Le 5 mars à 0900, le Bataillon français attaque. Son objectif : la hauteur occupée par les Chinois dont les pentes sont truffées de blockhaus (emplacement de mitrailleuses et nids de fusiliers-grenadiers en fortification de campagne).

Après une préparation d'artillerie assez pauvre et dont on ne nous indique ni la durée ni la densité, les armes lourdes du bataillon ouvrent le feu sur tous les trous que l'on repère dans la neige.

Deux compagnies sont en premier échelon, la II à droite, la III à gauche ; la I est en deuxième échelon derrière la III. Et le bataillon escalade la pente, enlevant au passage, par des assauts successifs à la grenade, les blockhaus chinois. La situation est peu confortable car aussi longtemps que l'assaillant ne sera pas solidement accroché à la crête, il demeurera à la merci des contre-assauts chinois.

Enfin le sommet est dépassé jusqu'à des ondulations qui le prolongent et les lance-mines de 60 peuvent être amenés derrière la crête. Les contre-assauts succèdent aux contre-assauts, mais les Chinois ne parviennent pas à entamer le dispositif défensif français hâtivement organisé sur l'objectif conquis. Voilà un point qui risque de nous réserver des surprises en guerre, car nous n'avons pas encore compris que l'occupation de l'objectif fait partie intégrante de l'assaut.

Peu avant 1600, une menace de contre-attaque plus importante se dessine mais l'aviation d'assaut américaine, *que l'on appelait depuis des heures*, arrive enfin à la rescousse et brise cette tentative dans l'œuf, à la mitrailleuse, au canon, à la bombe, en intervenant avec une précision et une audace qui stupéfient les fantassins français. Remarquons une fois de plus ... qu'il n'y a pas d'aviation adverse et n'en tirons pas hâtivement de conclusions pour nous.

Fin mars (1951) l'ennemi se dérobe et les Alliés le poursuivent sur des routes défoncées et au travers de rivières qui roulent des eaux rapides et boueuses qu'il faut franchir *à gué*.

Les Américains eux-mêmes n'ont donc pas toujours des moyens modernes de franchissement ! Le mouvement est devenu très difficile et les véhicules souffrent terriblement.

Jour et nuit, le *génie lourd* travaille — la nuit à l'aide de gros projecteurs — à remettre en état les voies ferrées et surtout les nombreux tunnels que les Nord-Coréens avaient fait sauter. Les chemins de fer jouent donc encore leur rôle mais surtout pour celui qui a la maîtrise de l'air. Restons donc à ce propos sur une certaine réserve.

Fréquemment l'ennemi fait tête mais sans se laisser accrocher, ce qui se traduit pour le Bataillon français par des *débordements incessants par les hauts* et de pénibles escalades.

* * *

Vers la fin du mois de mars, l'ennemi a de nouveau disparu : le Bataillon français n'a plus de « partenaire » dit le lt. colonel Le Mire. On explore : la 3e Armée chinoise s'est évanouie ; tout indique l'arrivée imminente de la 4e Armée. Et, entre le début du mois d'avril et le milieu de mai, nous assistons à une alternative d'avances et de replis.

Le 25 mai, la contre-offensive alliée s'est déclenchée. L'histoire a continué pendant des jours, les mêmes scènes se sont répétées, les combats ont succédé aux combats.

* * *

A la fin du mois de juin, le front se stabilise et se couvre de tranchées. On se croirait ramené à la guerre de 1914-1918. Même à notre époque, en terrain montagneux, il existe toujours une probabilité assez forte de cristalisation des fronts, momentanée s'entend.

En face du Bataillon français, se trouve un épais massif, profond de 5 kilomètres, qui fait saillie dans le front ennemi, et dont la pointe nord sera plus tard appelée « Crèvecœur ». Il est tenu par les Nord-Coréens qui ne cèdent le terrain que pas à pas en se montrant décidément plus durs que les Chinois. Dans ce secteur, le terrain est également plus rude, de plus en plus élevé (cotes 800-931), de plus en plus compact.

Il faut s'emparer de « Crèvecœur » et cette opération, qui dans l'esprit du commandement devait être une simple action de rectification du front, devient une affaire extrêmement dure et sanglante. « Vous pourrez dire que vous avez vécu quelque chose qui valait Verdun », dira plus tard le général Monclar.

L'adversaire s'est remarquablement fortifié. Il défend intelligemment les sommets, se retirant à couvert pendant les préparations d'artillerie ; la pente est si rude à gravir pour l'assaillant que le défenseur a le temps de réoccuper la crête avant l'abordage. Extrêmement agressifs, les Nord-Coréens se glissent en outre la nuit dans les arrières des Alliés où les postes de commandement et les ravitaillements sont fréquemment harcelés.

Attaque préparée

Le 14 septembre 1951, les quatre bataillons du 23e régiment américain se préparent à attaquer « Crèvecœur ». Trois bataillons sont en premier échelon, le Bataillon français à droite. Le quatrième bataillon est en réserve derrière le centre. Plus à droite, des Sud-Coréens.

L'ennemi s'est infiltré entre les Sud-Coréens et le régiment : le Bataillon français reçoit l'ordre d'attaquer à droite et de rétablir la soudure avec les Sud-Coréens. Attaque extrêmement dure qui est bloquée, par une grêle de grenades, devant les emplacements ennemis, presque au sommet de la hauteur qui en constitue l'objectif. On fait alors appel à l'artillerie qui, pendant deux heures, pilonne les positions à coup de 155 ; et l'attaque repart. Mais elle est encore bloquée, toujours par les tirs de grenades auxquels ceux des lance-mines se sont ajoutés. Aucun des emplacements ennemis n'a été détruit.

A l'aile gauche du régiment, un piton est quand même conquis, par le bataillon de gauche, après trois assauts et avec l'appui des armes lourdes du Bataillon français qui tirent, en écharpe depuis la droite, des positions mêmes où elles appuient leurs propres fusiliers. Cependant les pertes sont sévères : 150 hommes dans ce seul bataillon. Il est alors remplacé par

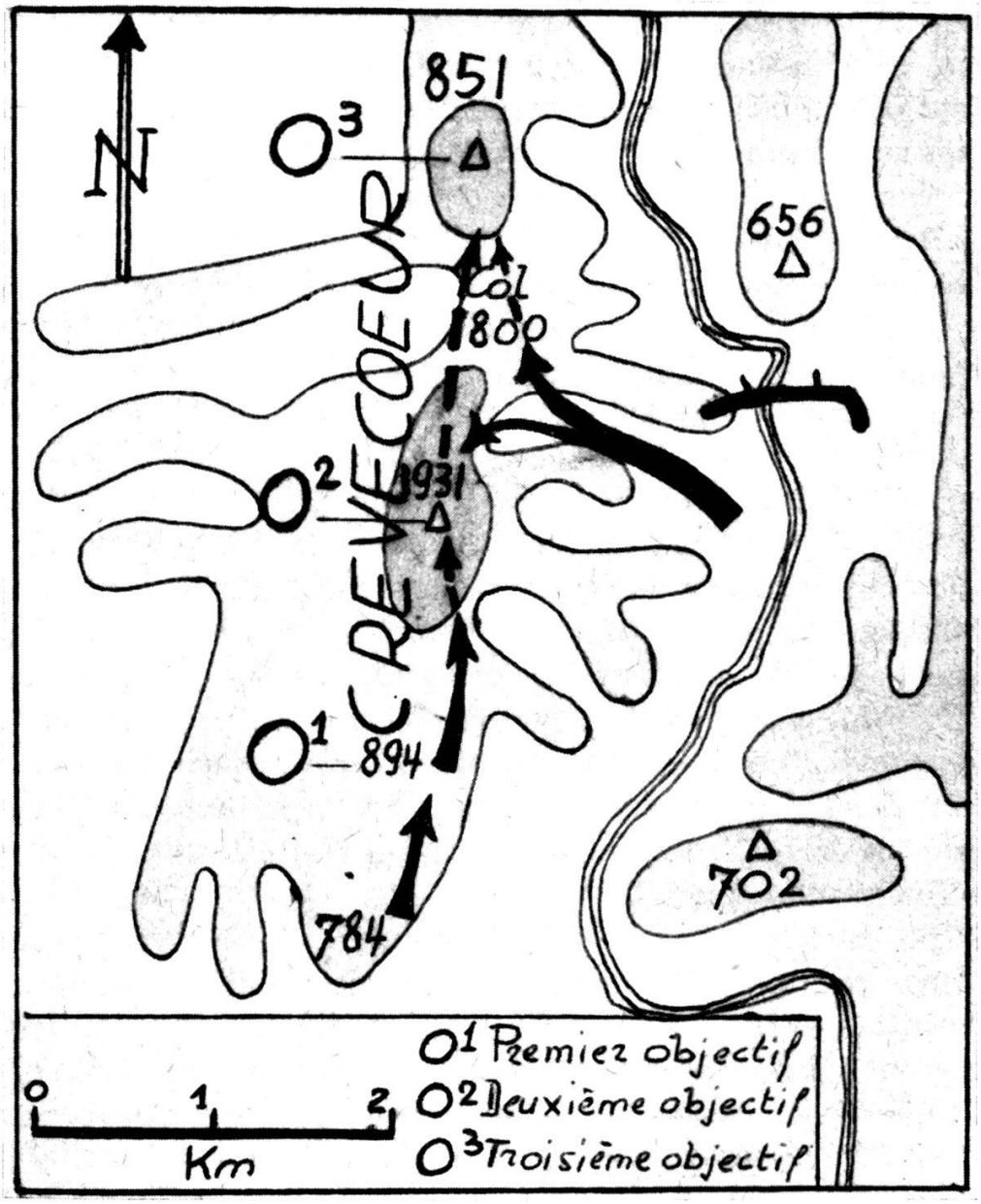
le bataillon du centre — le commandant de régiment veut faire effort à gauche — et l'attaque continue. Mais le commandant de régiment se rend compte qu'il n'arrivera jamais, en bourrant frontalement — « bille en tête » comme disent les Français — et en perdant 100 hommes par 100 mètres, sur la dernière croupe du massif de « Crèvecœur » qui en compte quatre, l'une derrière l'autre, la dernière à trois kilomètres de la première qui vient d'être prise. Aussi va-t-il manœuvrer en engageant, en glissant, son quatrième bataillon, sa réserve, axé vers la gauche, derrière le Bataillon français.

On attaquera alors parallèlement : le deuxième objectif frontalement avec un bataillon, et le troisième objectif par la droite avec un autre bataillon, tout en prenant à revers le deuxième ; l'ensemble sera couvert, à droite, par le Bataillon français, et un bataillon demeurera en réserve derrière l'aile gauche.

Malgré l'appui de tous les canons des chars et de l'artillerie disponibles, l'attaque des deux bataillons est enrayée et les pertes continuent à être inquiétantes. L'artillerie ennemie, comme plus tard à Dien Bien Phu, est installée dans de véritables galeries à l'abri de l'aviation et de l'artillerie lourde.

Le 21 septembre, l'attaque piétine toujours et, à droite du régiment, les Sud-Coréens contre-attaqués ont perdu du terrain.

Le 22, l'attaque de front du deuxième objectif est répétée, sans succès. Aussi une nouvelle préparation d'artillerie alliée abat-elle 5000 obus, en moins d'une demi-heure, sur les positions nord-coréennes et l'assaut est-il encore renouvelé. Cette fois le piton 931 est atteint mais l'ennemi déclenche aussitôt un contre-assaut *dans le feu* de sa propre artillerie qui tire dans la mêlée des deux infanteries. Les Nord-Coréens réoccupent alors leurs positions et en moins d'une heure les réparent avec des étais de pin préparés à cet effet et malgré les tirs des chars américains. Depuis quatre jours, le bataillon qui attaque en vain 931 a perdu 400 hommes et l'attaque de flanc du troisième objectif est stoppée.



Idée de manœuvre du Cdt. rgt.

C'est alors que le Bataillon français va reprendre à son compte l'attaque de flanc du troisième objectif. La relève de nuit s'opère dans d'assez mauvaises conditions, sous les feux d'artillerie et de mitrailleuses. Cependant, le 26 septembre au matin le bataillon est prêt, bien que les transmissions fonctionnent mal : les lignes téléphoniques sont à chaque instant

coupées et la liaison radio d'artillerie est mauvaise. 5000 obus sont de nouveau tirés sur l'objectif qu'une vague d'avions vient encore coiffer de 931 bombes, sans compter les interventions aux armes de bord, canons et roquettes. L'ennemi riposte en pilonnant la base d'attaque et en aveuglant les chars.

A 1430, l'attaque démarre, compagnies III et II en premier échelon. Les premières sections progressent à la grenade puis, brisée par les tirs rapprochés des Nord-Coréens, l'attaque est repoussée. Le Bataillon français n'a pas réussi non plus à prendre le troisième objectif.

* * *

Depuis quatorze jours, le 23e régiment d'infanterie a perdu 1300 hommes. La coordination des attaques a été imparfaite et ni l'artillerie, ni l'aviation, ni les canons des chars ne sont arrivés à faire taire les batteries ennemies, pas plus qu'à détruire les emplacements d'armes dans lesquels les Nord-Coréens se cramponnent. Et par les deux vallées qui relient leurs arrières à leurs positions, ils ont toute facilité pour se renforcer et se ravitailler.

On est frappé par cette obstination à vouloir répéter aux mêmes endroits et, semble-t-il, dans les mêmes conditions, une attaque qui a échoué. Surtout quand il s'agit d'une attaque de front qui a toutes les chances de rester stérile et frappée d'impuissance devant une infanterie en position, restée maîtresse de l'usage de ses feux.

Le commandant de bataillon et le général Monclar sont alors convoqués (?) chez le commandant de régiment et, sur les instances des officiers français, le commandant américain va chercher, enfin, à *déborder* le massif de Crèvecœur. C'est par l'ouest, avec le gros de la division, qu'il décide de le faire.

Le 5 octobre, ce gros est *à la hauteur* du 23e régiment — il n'y a donc pas encore débordement — et cependant, dans la nuit du 5 au 6, ce corps de troupe reçoit l'ordre de reprendre déjà ses attaques. Une compagnie française s'empare alors du

deuxième objectif, en liaison avec les Américains d'un autre bataillon du régiment. L'ennemi, qui a été relevé par un corps d'armée relativement frais, contre-attaque pour la cinquième fois à droite du régiment dans le secteur tenu par les Sud-Coréens qui, cette fois-ci, tiennent.

Le 8 octobre, c'est l'attaque du troisième et dernier objectif (le pt. 851), mais le bataillon américain du 23e qui en est chargé peut à peine déboucher. Il faut en effet atteindre frontalement la dernière position de « Crévecœur » par une mince arête et ce ne sera pas facile. Immédiatement à droite, encore dans le secteur du Bataillon français, où l'on pourrait tenter de déborder également, un verrou dans la vallée (hauteur 656) résiste opiniâtrement, depuis le début, aux chars appuyés par l'artillerie : cinq carcasses de blindés restées devant les positions nord-coréennes témoignent de leur échec. L'attaque du 23e régiment sur 851 reprend le 10 octobre : le Bataillon 1/23 frontalement, le Bataillon français, une fois encore, par la droite. Elle échoue !

Le lendemain on la renouvelle encore, après une sérieuse préparation d'artillerie et de lance-mines lourds : elle est de nouveau enrayée.

C'est alors que le régiment décide de tenter l'affaire par une attaque de nuit et qu'il en charge le Bataillon français. L'ordre est donné : « Le Bataillon français dépassera le 1/23 et s'emparera de 851 en pleine nuit. »

L'attaque démarre à 2000 : une seule compagnie, la I, en premier échelon. Et voilà qu'après une progression qui s'annonçait bien — quoique les pertes fussent sérieuses et atteignissent la valeur d'une section — elle finit par rester collée au sol. On n'avance plus et les munitions s'épuisent.

Aussitôt, le commandant lance la cp. III pour faire un « passage de ligne » à travers la I. Après les pertes des jours précédents cette unité n'a plus que deux sections. A 2200, elle se porte en avant, remarquablement appuyée par les armes lourdes du bataillon : mitrailleuses, lance-mines, canons de 75 qui tirent à quelques dizaines de mètres devant les échelons d'assaut, grâce au clair de lune artificiel provoqué par trois

ou quatre projecteurs et à quelques autres qui aveuglent l'ennemi.

A 0230, le sommet est conquis, on le croit du moins. L'attaque s'est faite par équipes de deux hommes, un grenadier et un porteur de mitraillette. Mais... c'est un « crèvecœur » de plus. La cp. III s'est trompée d'objectif et elle n'a atteint qu'un gros rocher à 250 mètres au sud de celui dont elle devait s'emparer. On le constate aux premières lueurs de l'aube mais, de jour, toute rectification paraît impossible. Et encore, à gauche, les Américains — qui devaient déborder rappelons-le — n'avancent pas.

En fait, la cp. III n'avait jamais eu l'occasion d'étudier l'objectif et, en pleine nuit, son erreur est très facilement explicable [1].

Pendant toute la journée, cette unité, réduite à la valeur d'une section, se terre sous les tirs ennemis que l'artillerie et les lance-mines n'arrivent pas à neutraliser. Chaque Chinois tué est immédiatement remplacé par les renforts qui attendent leur tour dans les bois épais de la pente nord de l'objectif. Il faut attendre la nuit pour reprendre l'affaire. A 2100, une compagnie américaine, renforcée d'une section française, va tenter de passer plus à droite par les pentes Est de l'arête qui conduit à la cote 851. Elle échoue dès le départ et finalement les Français reçoivent l'ordre de s'emparer coûte que coûte de leur objectif.

Enfin, on termine par où l'on aurait dû probablement commencer : en attribuant directement le feu d'artillerie au bataillon d'attaque. C'est donc son officier de liaison d'artillerie qui, sur les indications du commandant de bataillon, va observer, *diriger*, les tirs.

Cela paraît tout à fait exceptionnel, ce qui ne laisse pas de nous surprendre : ce procédé, qui est en général chez nous la règle, n'avait pas été plus vite employé.

[1] Rommel, commandant de compagnie, avait une ordonnance de combat dont la seule mission était d'indiquer continuellement l'axe d'attaque au moyen de la boussole.

Le commandant de bataillon cherche alors à tromper l'ennemi sur le point et le moment de l'attaque au moyen de son feu d'artillerie [1] : il l'éloigne vers le nord, le prolonge dans les vallées, le ramène sur le col qui le sépare de l'objectif, le déplace vers la droite, puis vers la gauche et maintient ainsi jusqu'au jour son adversaire dans l'incertitude.

C'est la « II » qui va attaquer. Et alors la section de tête — finalement tout va se résumer à l'attaque d'une section, ce qui surprend un peu — se glisse vers la gauche et réussit à s'infiltrer dans un ravin qui l'amène dans le flanc de l'ennemi, dans le dos même des emplacements de combat adverses qui défendent la crête. En quelques minutes, le sommet est nettoyé. Les morts, dont un capitaine et deux lieutenants, et les prisonniers sont des Chinois et des Nord-Coréens mêlés.

Et comme le bataillon 3/23, qui attaque à gauche, n'arrive pas, la section, *que commande un officier de réserve*, part à sa rencontre en prenant à revers l'ennemi qui s'oppose à l'avance des Américains, tandis que le Bataillon français, d'un bond, occupe l'objectif où il s'installe en quelques minutes. On veut espérer que la section d'assaut ne l'a pas quitté avant l'arrivée du gros du bataillon !

L'ennemi réagit avec son artillerie mais les Français sont à couvert dans les anciens emplacements chinois qu'ils se hâtent de retourner face au nord.

Comme le dit le général Monclar dans sa préface, et il convient de le souligner, la cote 851, sur laquelle s'étaient en vain acharnés les efforts des bataillons américains et du bataillon français, n'a été conquise que grâce à la *surprise*. Le commandant de bataillon a laissé les Sino-Coréens dans l'ignorance du point d'attaque, en opérant des concentrations d'artillerie sur plusieurs objectifs, et la compagnie II s'est emparée par surprise de la cote au lever du jour.

[1] Dans cette situation, où l'on répète depuis si longtemps les attaques d'infanterie au même endroit, c'est bien, semble-t-il, le seul procédé qui reste pour obtenir ou tenter d'obtenir l'effet de surprise.

La bataille de « Crèvecœur » est terminée. Elle a coûté 1900 tués et blessés aux bataillons du 23e régiment d'infanterie américain renforcé du bataillon français. L'artillerie alliée a tiré 310 000 obus sur un front de 2 kilomètres. Les artilleurs ont perdu 16 observateurs avancés ; le 80 % des officiers des compagnies de fusiliers ont été blessés [1].

« Crèvecœur » est le dernier grand combat que le Bataillon français de l'ONU livrera avant de revenir en France.

Conclusion

Au risque d'être classé parmi les fossiles, disons que la lecture, l'étude de cet ouvrage, nous a donné l'impression réconfortante qu'il n'y a rien de très nouveau à introduire dans le domaine de notre instruction actuelle, de notre préparation à la guerre ; que rien n'est changé, que nous sommes dans le bon chemin. On croirait assister — mises à part les scènes atroces de la guerre, surtout dans le secteur civil — à nos exercices, à certaines de nos manœuvres. Cela surprendra plusieurs de nos modernistes à tous crins.

La guerre de Corée nous a laissé l'exemple d'une guerre de l'ère atomique livrée avec des armes classiques.

Dans l'idée que la crainte de la guerre atomique nous amène, peut-être, à la guerre menée avec les armes conventionnelles, il paraît fort utile à nos officiers de lire et de méditer « L'assaut de Crèvecœur » du lieutenant-colonel Le Mire.

Colonel-divisionnaire Montfort.

[1] Les pertes totales de la guerre de Corée du côté des Alliés ont atteint près de 150 000 hommes (tués, blessés, prisonniers et disparus). Elle ne constitue donc pas une simple opération de police comme « l'éloignement » nous porterait à le croire.